

L'HONORABLE ALPHONSE DESJARDINS.

Avocat, journaliste, financier, homme d'état, voilà quatre grands titres; en porter un seul avec distinction, c'est déjà beaucoup; les mériter tous les quatre, avoir exercé ces quatre carrières avec succès, c'est un honneur peu ordinaire. Cet honneur, M. ALPHONSE DESJARDINS, ex-maire de Montréal, sénateur du Canada et président de la Banque Jacques-Cartier, peut le réclamer avec un légitime orgueil; et sa vie nous offre un bel exemple de la versatilité merveilleuse du génie canadien-français.

M. Desjardins est né à Terrebonne le 6 mai 1841, et est le frère des docteurs Edouard et Henri Desjardins, les deux oculistes distingués que Montréal est fier de posséder dans son sein. Il commença ses études au collège Masson de Terrebonne, et alla les terminer au collège de Nicolet. Aussitôt son cours classique fini, il s'en vint à Montréal, pour y étudier le droit, et en 1862, à l'âge de vingt-et-un ans, il était admis au barreau avec distinction. Il ouvrit un bureau et pratiqua sa profession avec succès pendant sept années. Il s'était fait une excellente clientèle, et il occupait déjà un rang fort honorable parmi les avocats de la métropole, lorsqu'il renonça à cette carrière, pour prendre la rédaction de

l'*Ordre*, journal important à me offrait alors bien des ment catholique et canadien-venait de naître et était en-le Pape était menacé par les Desjardins entra dans la lutte patrie avec toute l'ardeur ves circonstances, et il ne tation jusques au-delà des 30 juillet 1872, le Souverain de Pie IX, en récompense dus à la religion, et du con-au comité chargé d'organiser

De l'*Ordre*, M. Desjar-du *Nouveau-Monde*. "La," phes, "la multiplicité de ses nière évidente. S'agissait-il, caisse, de veiller à l'équilibre entre le doit et l'avoir, le futur président de la Banque Jacques-Cartier était tout de suite chargé de la besogne. Avait-on besoin d'un article crânement tourné? C'était encore à lui que l'on avait recours; et dans l'un et l'autre cas, il savait donner entière satisfaction. Aussi, la présence de M. Desjardins au *Nouveau-Monde* était-elle pour cette feuille une garantie de succès. Grâce à lui, ce journal subit des modifications importantes, notamment en inaugurant chez nous l'ère des journaux français à un sou, réforme qui ne contribua pas peu à attirer des acheteurs."

Du journalisme à la politique, il n'y a qu'un pas au Canada. Aussi en 1874, M. Desjardins entra au parlement comme député du comté d'Hochelaga, qui venait de l'élire par acclamation. Dès son entrée à la chambre, il prit une des premières places dans la députa-tion française. Pendant près de vingt-un ans il garda la confiance de la division électorale la plus importante du pays; et après cela, son élévation au sénat a été saluée par toute la province comme la légitime récompense de services honorables.

En 1879, M. Desjardins renonça au journalisme pour accepter la position de président de la Banque Jacques-Cartier; et encore une fois il affirma ses talents dans ce rôle nouveau. L'institution qu'il était appelé à diriger avait été placée sur le bord d'un précipice, par suite de la crise dont tout le pays souffrait. Par une administration aussi énergique que prudente, et grâce à la coopération d'un bureau de direction composé d'hommes entendus, il a rétabli son crédit, agrandi ses affaires, et en a fait une des banques les plus solides du pays. En 1892, M. Desjardins a été élu maire de Montréal dans des circonstances toutes particulières, après avoir été choisi comme le plus fort candidat Canadien-français. Durant son court séjour à l'Hôtel de Ville, il a rétabli la dignité dans les délibérations du conseil et lancé plusieurs idées pour l'agrandissement de Montréal, qui porteront leurs fruits dans un avenir prochain.



cette époque. Le journalis-attraits à un cœur sincère-français. La Confédération core l'objet de vives attaques, sectaires de Garibaldi. M. pour la religion et pour la que pouvait inspirer ces grata-tarda pas à se faire une répu-frontières du Canada. Le Pontife le nommait chevalier des services qu'il avait ren-cours actif qu'il avait donné les Zouaves Pontificaux.

dins passa à la rédaction nous dit un de ses biogra-talents s'affirma d'une ma-en effet, d'avoir l'œil à la

FERDINAND BAYARD.

Posséder une jolie fortune c'est sans doute, en toutes circonstances, une bien agréable satisfaction; mais le plaisir doit être double lorsque le possesseur de cette fortune peut dire à la face du monde: "Cet argent que l'on m'envie, je ne le dois ni au hasard de la nais-sance ni à d'inavouables spéculations, c'est le fruit et la récompense de mon travail, de ma persévérance, de mon intelligence." Or, cette double satisfaction, si légitime, si honorable nul n'a le droit de la ressentir plus que celui dont le nom figure en tête de cette notice. M. Bayard a non-seulement su se conquérir, par un travail honnête et durant une carrière encore courte, une belle aisance; mais il l'a fait sans jamais négliger les devoirs qu'a envers ses compatriotes tout citoyen intelligent et tout bon patriote.

M. FERDINAND BAYARD est né au Sault-au-Récollet, le 13 septembre 1845. Après avoir suivi l'école modeste de son village natal pendant quelques années, il vint s'établir à Montréal en 1861. Il débuta dans la vie comme commis-épicié; trois années plus tard il entra, toujours en qualité de commis, dans un établissement de boucher. Il trouva ce dernier genre d'affaires convenable à ses goûts, et le 1er avril 1869, il commençait le com-

merce de viandes en détail marché Sainte-Anne. Dès comme homme d'affaires nant. Sous son intelli-ce devint aussi prospère que retira du commerce de dé-des premières places parmi Montréal. Tandis qu'il soi-privées, M. Bayard avait déjà choses publiques. Dès 1869, l'Association des bouchers de cette société, on s'en rappel-par suite des règlements et conseil-de-ville accablait les qu'on voulait mettre sur les la classe des pauvres, qui teurs de viande, et les Ca-mains desquels se trouvait le commerce de la viande. Sous la direction d'hommes énergi-ques comme M. Bayard, l'Association des Bouchers résista pendant plusieurs années à l'exécution de ces règlements injustes. Enfin, en 1888, M. Bayard étant devenu président de l'Association des Bouchers, il amena un compromis avec les autorités municipales en vertu duquel celles-ci renonçaient à toutes les poursuites prises contre les bouchers, et réduisaient l'impôt annuel à \$100.

En 1880, reconnaissant les exigences sanitaires, M. Bayard favorisa l'établissement d'abattoirs publics. Mais lorsqu'il vit que l'on voulait établir un monopole, et il s'y oppo-sa fortement, et en 1884, il organisa l'Union des Abattoirs, qui fit l'acquisition des abattoirs dans l'intérêt des bouchers. Il fut d'abord directeur, puis gérant de cette société; mais fidèle à ses principes, il donna sa démission en 1888, parce que les directeurs voulaient revenir à l'idée d'un monopole. Son opposition leur fit abandonner ce projet. De 1888 à 1893, M. Bayard fit le commerce de lard en gros sous le nom de Bayard & Cie. Il y a quelques mois il a abandonné ce commerce, pour se livrer à l'exploitation de briquer-ies à la Côte Visitation.

L'activité de M. Bayard ne s'est pas exercée du reste seulement dans l'intérêt du com-merce des viandes. Outre l'Association des Bouchers, dont il a été président pendant deux termes, il a été directeur de la Société des Artisans, directeur de la North America Mining Co., et délégué au Conseil Central des Métiers et du Travail, et dernièrement il siégeait au Congrès ouvrier du Canada. Depuis quatre ans il est membre du conseil municipal de la Côte Visitation, dans lequel il occupe la position de président du comité de santé.

Au printemps de 1894, M. Bayard a été candidat pour représenter le quartier Saint-Jean-Baptiste au conseil-de-ville, et il a reçu un vote surprenant, considérant qu'il avait contre lui toutes les grosses influences.



pour son propre compte au le début M. Bayard s'affirma et comme citoyen entrepre-gente direction son commer-considerable, et lorsqu'il se tail en 1884, il occupait une les bouchers détailliers de gnait si bien ses intérêts-commencé à s'occuper des il fut un des fondateurs de Montréal. L'organisation de le, était devenue nécessaire des impôts injustes dont le bouchers. L'impôt de \$500 étaux privés frappait surtout-son les grands consommats nadiens-français, entre les